

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 5

Artikel: Le journal d'une Anglaise en Suisse
Autor: Perret, David
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-216189>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 29 janvier 1921. — A propos d'armoiries (André Kohler). — Lo Vilhio Dêvesa : La bise Jean-Louis ; le revê de la bise. — Le Journal d'une Anglaise en Suisse (Mme David Perret). — L'émancipation des grand-mères (Maurice Prax). — Prophètes de malheur (J. M.). — La question des étrangers (Rochardon). — Nos gosses (M. M.-E.). — Jeunesse d'autrefois (Rochardon). — FEUILLETON : La mère Menétrey (John-G. Péter).



A PROPOS D'ARMOIRIES

DERNIEREMENT un correspondant du *Conteur* engageait la commune d'Epalinges à adopter officiellement des armoiries. Conseil fort judicieux, que nous approuvons vivement.

Nous n'en pouvons dire autant des projets d'armoiries suggérés par l'auteur de l'article. Quoique corrects héraldiquement parlant, ils soulèvent quelques objections. Le premier (l'écusson vaudois chargé d'une bande rouge) nous paraît un peu bariolé ; d'ailleurs, pourquoi une bande plutôt qu'autre chose ? Le second (les armes de la bannière de Bourg, surmontées d'un chef portant le *bègue* (jars) d'Epalinges) donne un blason trop compliqué : dans les reproductions à une petite échelle on aurait de la peine à déchiffrer les pièces chargeant l'écu ; en outre il serait encore plus bigarré que le premier.

Cependant nous retenons l'idée du *bègue*, elle est excellente. Il suffira de le faire figurer seul dans l'écu ; l'oiseau sera d'argent, le champ de gueules. On aura ainsi les couleurs de la bannière qu'on voulait rappeler. Un bon dessinateur héraldiste, tel que M. Th. Cornaz, saura donner au jars la physionomie agressive, l'attitude bellueuse, que doivent avoir les animaux décorant un écu.

Le *bègue*, nous dit-on, figure sur une des cloches de St-François qui, suivant la tradition, viendrait d'Epalinges.

Nous ne proposons pas un champ vert, car on aurait alors les armes de la famille Bégos.

André Kohler.

Nous avons encore reçu de M. H. Pache-Délessert, à Epalinges, une lettre concernant les armoiries de cette commune et qui est une réplique à celle de M. Campiche, publiée samedi dernier. Nous insérerons samedi prochain la lettre de M. Pache ; ce sera le point final de cette polémique.

* * *

Vuitebeuf. — Cette commune n'a pas d'armoiries. un projet, présenté l'an dernier par M. F. Raoul Campiche, archiviste à Genève, et composé par celui-ci, se blasonnait comme suit : *palé or et azur, au chef ondé d'argent, chargé de trois roues (ou meules) de moulin de sable.*

Le palé rappelle que le territoire communal dépendait jadis de trois juridictions (Ste-Croix, Champvent et Grandson), lesquelles procédaient de la seigneurie de Grandson. Le chef ondé et les trois

roues, représentaient l'Arnon, petite rivière qui traverse le village en faisant mouvoir les trois moulins auxquels Vuitebeuf doit son développement.

Nous ignorons la décision prise par les autorités de cette commune à l'égard de ce projet.



LA BISE

LA VO zu coniu eliaque qu'on lai desâi Pierro a Sami ? Mè peinsu bin qu'è nâ, l'a dza bin dâi an que l'è moo ; on lai desâi assebin Botasson, po cein que l'irè d'extra petit, et que po lo militèrou n'avâi pâ pi pu eintrâ dein lè vortigèu. Dan Botasson, qu'ètai on gringalet, coumein on dit, l'avâi marya onna granta fèna, la Luise à Sergent, qu'ètai chète quemein onna bèclire à bin on n'âta dè rati, mâ po la leinga ein n'avâi min a li. L'irè adî à corrè decé delè po barjaquâ, et quan lavâvè la buâ pè vè lou borni dè coumou qu'irè à maitein dâo veladzo, on l'ofessâi batoilli du l'autro bet ; assebin lè dzein lai desan la Bise, et ma fâ elli nom lai ètai restâ.

On dzo dan que l'irè vè lou borni po lavâ la buâ po la fèna à martsau, cein l'irè à mât dè Mé, lai avâi dza quôqu'è dzo que fasâi onna grôcha bise, ie seimbiâvè adî que voliâvè tsesi dè vè lou né, mâ ie récoumeincivè dè pllie balla lou leindèman.

Sti dzo quie, vai-te pâ que Rodo lou charron que saillèssâi de la pinta, quemein passâvè dèvan lou borni, reincontrè lou greffié qu'adlâvè portâ lou laci à la fretèri.

— Bondzo, greffié, quien fotu tein ie fâ !

— Bin oi, vaiquie la bise qu'è tota règèrôcha.

— Caisi-vo, duvé tsaravouîtè, lâo fâ la Luise qu'avâi cein oi, è-te pâ onna vergogne dè derè dâi z'afèrè dinsè, mè que iè batsi lou derrâi, lai a trâi se-manè, et ie n'avâi qu'è dou mât !

Jean-Louis.

LÉ REVI DE LA BISE

Bise de mâ et vein d'avri l'è la retzesse dâo payi.
Bise d'avri, rinna dâo payi.

Oûra de mâ et bise d'avri medzon mè de blâ que totè lè damuzalè dâo payi.

La voudeire dou matin va queri la bise dou né.

Quaa pliau de bise, mollie tanq' à la tsemie.

Vin que djâle, bise que dèdjâle et fèna que pou parle san trâi tsousè galliâ rare.

Ci qu'a tsatrâ la bise, l'a bin meretâ s' n'erdzin : l'è djamè revenia tsâoda.

Diagnostic. — Un docteur est appelé auprès d'un malade.

— Ah ! madame, s'écrie-t-il en se tournant vers la femme du patient, vous m'avez appelé trop tard. Votre mari est perdu. Il a déjà les mains violettes.

— Mais, monsieur, vous ne savez pas qu'il est teinturier ?

— Eh bien ! c'est une vraie chance, car s'il n'était pas teinturier, ce serait un homme mort.

LE JOURNAL D'UNE ANGLAISE EN SUISSE

CHERES Vaudoises, c'est à votre intention que je retire de la poussière et de l'oubli, une lettre écrite en Angleterre en 188*, car je suppose bien que vous êtes toutes abonnées au *Conteur Vaudois*.

Celles qui ne le seraient pas encore, vont se hâter d'envoyer une carte à M. Pache-Varidel ou à MM. Monnet et Favrat pour réparer cet oubli. C'est une obligation pour nous, Vaudoises, de soutenir notre organe, un organe vénérable, pensez donc, il a vu le jour en 1862. En est-il beaucoup parmi nous qui puissions nous enorgueillir de cet antique millésime. N'avons-nous pas lieu de nous considérer flattées que le *Conteur Vaudois* ait bien voulu accueillir notre jeune association ?

Quelques-unes d'entre vous n'ont sans doute jamais quitté leur terre vaudoise ; d'autres ont pris, dans leur jeunesse, le chemin de l'exil ; mais, je ne pense pas me tromper en croyant fermement que toutes, ou à peu près, sont revenues, tôt ou tard, au pays.

Pour celles qui sont parties et revenues, comme pour celles qui ne sont jamais allées, je transcris ici ma vieille lettre :

M. en S'Shire, décembre 188*.

J'étais invitée hier soir chez les B. à l'occasion de l'anniversaire du jour de naissance de celle des demoiselles qui a vécu en Suisse, dans sa jeunesse.

Elle fêtait ses cinquante-cinq ans. Elle a sorti, en mon honneur, un cahier de notes qu'elle prenait à ce temps-là. Je m'aperçois qu'elle a su le français assez bien.

Elle m'a lu ces vieux feuillets jaunés, écrits en face du grand panorama du Léman. Elle vivait avec une famille anglaise, au-dessus de Clarens, dans une petite « carrée » appartenant à des paysans qui leur donnaient la pension.

Ce sont donc des scènes de la vie vaudoise qu'elle fait revivre devant mes yeux, en lisant ces pages du passé :

C'est la vieille grand-mère filant ; je revois alors ma grand-mère à moi, et Mèlie, la bonne servante, à leurs rouets dans la grande salle.

Grand-mère, dans sa robe grise moulant sa jolie taille fine, ses bandeaux blonds encadrant son gracieux visage ; la coiffe de Mèlie assidûment baissée sur son travail ; plus tard, c'est tante Emmanuelle qui a pris la place de grand-mère, ce sont ses yeux bleus, qui rient quand je pose mes éternels pourquoi et comment. Elle m'appuie à elle et dirige mes doigts malhabiles à lisser le fil brillant.

Miss B. parle du battage du lin et du chanvre. C'est alors Mèlie que je vois devant le batiore, frappant avec énergie et en cadence la longue queue de tiges de lin qui s'échevèle un peu plus à chaque coup ; et la poussière danse au soleil et enveloppe Mèlie, comme d'un nuage de paillettes étincelantes.

Et miss B. a noté des mots locaux, des mots vaudois qui l'ont frappée et qui me font rire, après tant d'années qu'ils ont dormi, oubliés là, sous le ciel d'Angleterre pour se réveiller enfin et sonner étrangement à des oreilles de Vaudoise désaccoutumée à leurs accents :

C'est « roncaner » pour demander ; un « zeneuf » pour un poussin qui n'est ni coq ni poule. C'est un

« monét » pour sale; c'est un « homme de petit bruit » pour un silencieux.

Vous représentez-vous ce qu'avait d'original pour moi, dans ce salon anglais, cette évocation du canton de Vaud; et quand miss B. s'est mise au piano et a chanté d'une petite voix fêlée les vers familiers et chéris du doyen Curtat, ce fut de l'émotion, une émotion douce et à la fois, poignante qui m'envahit, pendant que se déroulait le tableau agreste et charmant de « l'aimable patrie ».

*Avant que le soleil se dore,
La caille, avec son cri sonore,
L'alouette en chantant là-haut,
L'aurore.*

*De bon matin, loin du village,
Sifflant après son attelage,
Le laboureur prend un nouveau
Courage.*

*L'heureux faucheur dans la prairie,
Le fruitier dans sa laiterie,
Le vigneron sur le coteau....*

*Bergère, assise au champ, seulette,
Ne possédant d'autre musette
Que la clochette du troupeau....*

Ce ne fut qu'au dernier verset, qu'ayant essayé mes larmes, je pus joindre ma voix pour chanter aussi :

*Et quand la vieillesse pesante
Rendra ma voix faible et tremblante,
Ma voix encor, près du tombeau,
Mourante,
Veut dire : Adieu, canton de Vaud
Si beau !*

Oron-la-Ville, janvier 1921.

Mme David PERRET.

L'ÉMANCIPATION DES GRAND'MÈRES

LISEZ donc ceci, Mesdames; cela vous consolera de l'addition des années, encore que la somme n'en compte guère pour votre sexe charmant. L'auteur de ces lignes est un spirituel chroniqueur parisien dont vous trouverez le nom au bas de la citation.

* * *

Les personnes qui n'ont jamais été grand'mères à Chicago ne peuvent pas se faire une idée de la triste situation de ces bonnes vieilles dames.

On ne les invite jamais à dîner, parce qu'on prétend qu'il ne faut pas qu'elles mangent le soir. On ne les emmène jamais au théâtre, sous prétexte qu'elles ne doivent pas se coucher tard. On ne leur permet pas de jouer au bridge : les émotions de la partie pourraient leur faire du tort.

On les embrasse. On les dorlote. On leur met des fichus autour du cou. On leur donne des chaufferettes. On leur dit : grand'mère par-ci, grand'mère par-là. Et puis, pour parler comme Bossuet, on « les laisse en carafe » et l'on file au restaurant, au cercle, au théâtre.

On les aime tant, n'est-ce pas, qu'on ne veut pas qu'elles s'exposent à prendre du mal. Seulement, pour bien leur montrer qu'on les adore, on leur confie les moutards. Les moutards, eux aussi, affectionnent beaucoup leurs grand'mères. Car une grand'mère c'est une vieille dame qui ne donne jamais le fouet et à laquelle on n'a pas besoin d'obéir.

Les enfants jouent, du reste, gentiment avec les grand'mères. Les plus petits leur font pipi dessus. Les plus grands leur cachent leurs lunettes, leur arrachent leurs bigoudis et leurs bonnets, ou bien leur mettent de l'encre sur le bout du nez. C'est tout ce qu'il y a de plus amusant...

Eh bien, voici que les grand-mères de Chicago ne veulent plus croquer le marmot... ni le garder pendant que les autres s'amusent. Elles se coucheront tard, désormais, quand ça leur fera plaisir. Elles décrocheront, s'il le faut. Elles feront des fins repas, boiront du bourgogne et de l'extra-dry, mangeront des truffes et du foie gras. Elles joueront au bridge, au baccara, au poker. Elles fumeront des havanes, si le cœur leur en dit. On ne les traitera plus comme de vieilles petites choses fragiles et démodées. On ne les entortillera plus dans des gros fichus affreux et

lourds. On ne leur demandera plus, sur un faux ton apitoyé, si elles ont les pieds bien chauds et si elles ont pris leur bourrache...

Car désormais elles auront leur club, un club qui sera certainement très parisien — à Chicago. Et elles seront émancipées !...

Les petites péronnelles ne seront pas admises dans ce cercle. Les hommes, personnages versatiles et dignes de peu de foi, en seront sévèrement exclus. Il n'y aura que des grand'mères — de vraies grand'mères qui avoueront qu'elles n'ont plus dix-huit ans. Ce sera le club des cheveux blancs...

Et je suis sûr que ce sera le club le plus joyeux, le plus vivant et le plus spirituel de Chicago. Car les vieilles gens, d'habitude, sont sages. Or les sages savent bien qu'il ne faut pas, ici-bas, être triste parce que cela n'avance à rien...

Maurice Prax.

PROPHÈTES DE MALHEUR

FERTES, les temps sont durs, nul n'en ignore; nous traversons une crise économique et, en une certaine mesure, politique, qui n'eût pas sa pareille, sans doute, depuis que le monde existe. Et les perspectives d'avenir immédiat ne sont point réjouissantes. Personne ne sait au juste où nous allons, quand ni comment se dénouera la situation. Vrai, ce n'est pas gai, oh ! pas gai du tout, et l'on comprend que d'aucuns se découragent, encore que ce ne soit assurément pas là le moyen le meilleur d'y voir un peu plus clair dans ce sombre tableau, ni de trouver la solution des problèmes nombreux et ardu qui se posent à nous. Un peu d'optimisme ferait mieux l'affaire. Mais, que voulez-vous, on ne va pas comme l'on veut à l'encontre de son tempérament.

Et dire que, si noir soit le tableau, il est des gens qui estiment — du moins s'en donnent-ils l'apparence — que ça ne suffit pas. Ils doublent la gravité des faits présents et réels et la pénible perplexité où nous sommes quant à l'avenir, de prophéties plus sombres encore. Et ils jurent sur leur tête de la réalisation de ces prophéties de malheur. C'est, pour le printemps, l'invasion de l'Europe par les bolchévistes russes et chinois, assoiffés de rapines et de carnage; c'est la revanche de l'Allemagne, fourbisant sournoisement ses armes et préparant des munitions, tandis qu'elle se fait tirer l'oreille pour payer les indemnités de guerre qui lui sont justement réclamées; c'est la débâcle inévitable du commerce et de l'industrie, victimes de la hausse persistante du change; c'est la révolution finale, le chambardement général; c'est la faillite de la Société des Nations, parce qu'elle n'a pas d'emblée, à titre de don de joyeux avènement, décrété la paix universelle, définitive et obligatoire; c'est... Quoi, c'est tout ce que vous voudrez de plus calamiteux.

Et ces gens-là sont des convaincus; inutile de vouloir les dissuader. Si vous n'accordez crédit à leurs prédictions, ils vous toisent avec dédain, car vous n'êtes que de vils misérables qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez et qui, dans leur inclinaison, s'avancent, insouciant, vers le noir abîme sombre où le monde va sombrer.

Allons donc, oiseaux de mauvais augure, rengainez vos menaces ! Vos épouvantails à moineaux n'effraient personne. Vous n'en savez pas plus long que nous autres sur les surprises que nous ménage demain. Ce sera peut-être la fin du monde ou peut-être l'aurore de l'âge d'or après lequel out de tout temps soupiré les humains, et aujourd'hui plus que jamais. L'avenir, c'est le mystère, aussi bien pour vous que pour nous. Voyez donc les gens les mieux « tuyautés » — pour employer un terme à la mode, tout déplaisant qu'il soit — ils ne se hasardent plus à vouloir dévoiler les secrets de l'avenir. Prudents et sages, humblement, ils reconnaissent, un peu trop tard peut-être, mais mieux vaut tard que jamais, que le jeu qu'ils pratiquaient était plein de surprises et de mécomptes, et qu'il est plus sûr de constater les réalités du présent que de prédire les inconnues de l'avenir. Il n'y a plus guère que les météorologistes qui gardent la foi robuste qu'ils ont dans leur art de prophètes de la pluie et du beau temps, en dépit de tous les vilains tours que leur ont joués les éléments dont

ils prétendent annoncer les manifestations, si soudaines, souvent.

Sans tomber dans une coupable imprévoyance en ce qui touche les probabilités du lendemain, sachons nous contenter de l'heure présente, en jouir et en profiter si elle est favorable, nous consoler dans l'espérance de jours meilleurs, si elle est critique.

« Après la pluie, le beau temps. » « A chaque jour suffit sa peine. » Ces vieux dictons sont toujours vrais.

Et souvenons-nous mieux aussi du vers du grand poète : « Non, l'avenir n'est à personne; Sire, l'avenir est à Dieu ! » J. M.

LA QUESTION DES ÉTRANGERS

DEPUIS deux ou trois ans, elle est pour ainsi dire à l'ordre du jour; on en discute beaucoup sans avancer d'une façon appréciable la solution de ce grave problème.

Parmi ceux qu'elle intéresse au premier chef, les *avénaires*, il en est de sympathiques, auxquels le droit d'asile doit être largement accordé, parce qu'ils en sont dignes. Mais d'autres (pour parler poliment), ne méritent au contraire... qu'une confiance très relative. Il semble parfois qu'en haut, on fasse preuve, à l'égard de ces derniers, d'une mansuétude assez singulière.

Au temps de LL. EE., on était moins tolérant; le document dont nous publions le texte en est une preuve indiscutable :

« Au Chastelain de Noville, salut et bonne dilection. Instants les scindiques modernes de Noville, je vous mande et commande que doibje(z) faire publiée(r) dimanche prochain en sortant du sermon, au lieu accoustumé faire vos cries, que tous ceulx, lesquels ne sont pas receupz communiers, n'y habitant rière ladite communauté de Noville, qu'il soyt, doibjent, leurs et leurs maige (*sic* : ménages) retire(r) d'icy au prochain jour de Saint Blaisoz (3 février) venant.

» Et c'est (pour aultant qu'il ont desiat deshobeit es poynes de troys florins), en leurs mettant les poynes de cinq florins à leur débuoir, retirer hors de ladite communauté; et à ce ne doibje(s) fallir.

» Donné en Aigle, ce second jour du moys de janvier mille cinq cent soixante huit.

» Par moy.

» (Signé) Abraham de Graffenried, Gouverneur d'Aigle.

Trente jours pour décamper !! Le délai était plus que raisonnable. Espérons que le Conseil de Noville fut satisfait du résultat de la mesure prise à sa réquisition. Rocharnon.

NOS GOSSES

La sept ans et il est haut comme ça ! L'histoire d'Abraham, pourtant, n'a plus de secrets pour lui. Il raconte à l'inspecteur le sacrifice d'Isaac.

« ...Alors Isaac dit à Abraham : Père, voici le feu et le bois, mais où est l'agneau pour le sacrifice ?

» Alors Abraham répondit : T'en fais pas ! »

* * *

Jules apprend par cœur et les termes du livre n'arrivent pas jusqu'à son entendement. Il récite la « punition ».

« ...Alors l'Eternel dit au serpent : Ta femme t'écrasera la tête et ça te fera mal au talon. »

* * *

Ce matin, à l'école, la maîtresse a raconté le déluge. Elle y a mis tout son savoir, toute son imagination et le silence des auditeurs a été religieux.

Tonton est rentré chez lui, ravi. Il raconte avec volubilité : « Tu sais, maman, la maîtresse a vu le déluge; elle était dans l'arche de Noé ! »

* * *

M. l'Inspecteur fait une visite de classe. Tout ne marche pas à son gré et il se promène dans la classe agité et nerveux. Une petite main se lève.

— Que veux-tu, Jeanne ?

— Mademoiselle, il y a le monsieur qui voudrait sortir ! M. M.-E.